

Nouvelle Eglise, le Janvier 1795.

Mon cher papa,

J'ai reçu ta lettre hier, à la soirée, dans  
mon camp de garde. Je commençais  
à désespérer de recevoir jamais de tes  
nouvelles. Enfin tout est bien. Je te  
trouve encore plein de courage et  
d'espérances patriotiques. Je te reconnais  
bien là. Peut-être toi aussi en parcourant  
mes lettres et en lisant l'histoire de  
ma vie de soldat, te seras tu dit de  
même: Je reconnais là un vaillant.  
Si j'ai courageusement défendu ma  
patrie jusqu'au bout de mes forces, c'est  
que tu m'as enseigné toujours l'amour  
du pays natal et de la Liberté. Je suis  
fier d'être ton enfant.



à l'hame qu'il est tu n'as appui par Thérèse  
mon changement d'affectation. Voici quelques  
détails à ce sujet que tu voudras bien  
communiquer à ta fille. Étant caporal à  
l'infirmerie du dépôt, j'étais accablé d'une  
besogne qui passait mes forces mais que  
je remplissais avec enthousiasme.

Monsieur le duc de Vendôme, beau-frère  
de notre roi, à qui j'avais été présenté  
tandis qu'il visitait mon infirmerie,  
décida de demander pour moi un congé  
de convalescence. Comme ce congé ne  
s'accordait pas dans notre armée, on  
décida de me renvoyer au dépôt de mon  
régiment, où je remplis mon tout petit  
service de caporal. Cela m'ennuie  
considérablement mais qu'il me semble  
à présent que je suis devenu une  
chose inutile, une chose superflue.

Ma santé s'en trouve bien, sauf lorsque  
je suis de garde, comme hier. Une nuit

mon sommeil bouleverse tout mon organis-  
me malade et me replonge jusqu'au cou  
dans les misères : toux, battements de  
cœur, pointes au poulmon, etc. etc.

Voilà la vie un peu ridicule que je mène  
et comme cela peut durer jusqu'au bout  
de la guerre, juge si cela me contrarie.

Enfin ! c'est toi qui as raison : courage !  
une chose qui m'a peiné fortement  
dans ta lettre, c'est que tu n'as trouvé bon

d'y glisser certains vieux reproches. Je ne  
t'en parlerai pas aujourd'hui, ni demain,  
ni après-demain, ni jamais. Seulement

je me demande quelle pensée tu as eue  
en me relançant jusqu'ici, tandis que  
j'ai déjà besoin de tout mon courage pour  
résister à la maladie et à l'exil.

C'est à tout le moins une cruelle maladresse.

J'ai su par Jules que grand-maman avait  
rendu visite à Thérèse. Cela m'a rendu  
joyeux. Il reste évidemment mon oncle,





tout gardé dans sa rancune mauvaise.

En répondant à Jules, j'écris une deuxième  
fois d'aplomb ce douloureux conflit.

S'il ne m'écrit pas plus cette fois que les  
précédentes, tant pis. A l'entêtement  
j'opposerai l'entêtement et le silence au  
silence. Je compte sur toi pour négocier  
cette affaire difficile.

J'ai su par Thérèse que chaque fois m'a  
écrit en ton nom comme au sien, que tu  
avais été fort bon pour elle et que tu  
avais remis à Marie-José un joli médaillon  
du Sacré-Coeur. Je savais bien que  
tu agirais ainsi. J'avais ta parole et  
puis, je connais mon père. Merci de  
tout coeur. J'ai été fort heureux  
d'apprendre aussi que la vieille tante  
d'Élise était chez nous. Tu as bien fait.  
Garde-la avec soin. La guerre est  
dure aux vieilles personnes. J'ai su cela!  
J'ai su cela!



Maintenant tu remerieras de même  
 Élise pour tes prières. Toutes ces deman-  
 -des faites à Dieu pour moi n'ont pas  
 manqué de suspendre sa main d'Isra-  
 ël pour m'aider avec mes pauvres  
 camarades. Ce que j'attends d'Élise à  
 présent c'est mieux encore, mais plus  
 difficile qu'une prière : qu'elle oublie  
 nos petit chiffonnements papiers et  
 qu'elle soit comme ences Thérèse et ma  
 petite fille. à toi encore d'arranger  
 tout cela. Qu'au moins cette terrible  
 guerre qui est une punition pour les  
 pays et pour les familles, ne cesse pas  
 sans fruit ! que la Paix trouve dans  
 une Belgique plus forte des familles  
 plus unies ! que mon sacrifice n'ait  
 pas été inutile ! —

Je ne m'étonne pas du tout que  
 la guerre n'ait rien tenté pour son personnel.





C'est à moi, du moins l'auteur  
des "Choses d'Allemagne", chroniques stupides  
et insolentes a-t-il ouvert les yeux ?  
Prends courage aussi, papa ! les beaux  
jours reviendront ! Il me peine de  
savoir que tu t'es appauvri. Mais si tu  
connais ma vie ! J'en ai caché la  
vraie face à Thérèse pour ne pas l'alarmer.  
D'ailleurs je n'ai pas à la dire.  
Il faut souffrir en silence quand la Patrie  
a besoin de toutes ses ressources pour  
la lutte.

allons ! je me salue ! Dieu vous garde  
tous ! Le bonjour à Béatrice et à sa tante.

Pour toi mes meilleurs baisers.

Louis

caporal au dépôt régimentaire du  
5<sup>e</sup> de ligne. Nouvelle Eglise  
(Pas de Calais)